**Rituel et eschatologie dans le mazdeisme**

M. Mole

*Numen*, Vol. 7, Fasc. 2 (Dec., 1960), 148-160.

Stable URL:
http://links.jstor.org/sici?sici=0029-5973%28196012%297%3A2%3C148%3AREEDLM%3E2.0.CO%3B2-R

*Numen* is currently published by Brill Academic Publishers.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at http://www.jstor.org/about/terms.html. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at http://www.jstor.org/journals/bap.html.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is an independent not-for-profit organization dedicated to creating and preserving a digital archive of scholarly journals. For more information regarding JSTOR, please contact support@jstor.org.

http://www.jstor.org/
Fri Dec 9 00:08:53 2005

# RITUEL ET ESCHATOLOGIE DANS LE MAZDÉISME [1])

PAR

M. MOLÉ

Entre le Proche Orient méditerranéen d'où devait sortir le monothéisme sémitique, intransigeant et iconoclaste, et la plaine indienne, patrie de toutes sortes de spéculations mystiques et panthéistes, avec son ritualisme traditionnel, avec son polythéisme exubérant, se dresse le plateau iranien qui a toujours été un pays de passage. Ce n'est plus tout à fait le Levant, encore que les treize siècles d'Islam l'en aient indubitablement rapproché; moins encore s'agit-il d'une province culturelle indienne, encore que l'emprise bouddhique fût forte à une certaine époque dans ses régions orientales, et que le point de départ de l'évolution religieuse soit analogue des deux côtés de l'Hindoukouch.

Il semble pourtant que les choses aient évolué, que, plus proche de l'Inde au point de départ, l'Iran ait été très tôt entraîné dans l'orbite de la civilisation méditerranéenne. Commencé sous les Achéménides, ce processus se poursuivit d'une façon ininterrompue depuis. À quelques siècles d'intervalle comparons ici deux jugements: celui des apologètes des Églises orientales qui, devant le mythe zurvanite raconté par les mages ont la même réaction que celle qu'un Occidental moderne éprouve face aux spéculations ritualistes des Brāhmaṇa, et celui d'al-Bērūnī qui, regardant des contreforts de l'Hindoukouch vers la plaine indo-gangétique sait bien que la frontière de civilisation entre l'Est et l'Ouest est devant lui. En même temps, des mazdéens réfugiés sur les côtes du Goudjerate paraissent, par rapport au monde indien, faire partie de la même vague occidentale que les ismaéliens du Sind ou les chrétiens du Malabar.

1) Conférence faite à Leyde le 29 mars 1960 sur l'invitation de la Société orientale néerlandaise. — Nous nous permettons d'y reprendre les grandes lignes de notre conception du zoroastrisme que nous développons notamment dans notre ouvrage *Le problème zoroastrien et la tradition mazdéenne,* à paraître comme volume 69 de la Bibliothèque d'études des Annales du Musée Guimet. — Nous constatons avec satisfaction que notre interprétation des Gâthâs s'apparente à celle que donne M. Kuiper des réalités religieuses des hymnes à Uṣās dans le Rgvéda.

Il importe de souligner que l'évolution en question s'accomplit à l'intérieur du zoroastrisme et que l'image de cette religion en sort totalement transformée. Le parsisme moderne est une religion prophétique, un monothéisme mitigé de dualisme dont le type ne diffère pas sensiblement de celui des religions monothéistes voisines. Ce fait a influencé les orientalistes dans leur interprétation des origines du zoroastrisme et de son caractère.

Un prophète du fond des âges s'attaque au polythéisme environnant pour lui substituer un dualisme éthique. Tels les prophètes d'Israel, ses contemporains ou à peu près, il abolit tous les sacrifices sanglants, sinon tout rituel. Tel Muḥammad, il ne trouve pas d'adhérents dans sa patrie et la quitte. Il trouve un patron royal qui accepte sa religion et contribue à la propager. Sa réforme triomphe, mais bien vite les forces anciennes reprennent le dessus. Le zoroastrisme sombre dans un ritualisme exorbitant, rétablit les dieux du polythéisme et les rites que le Prophète a condamnés et, comble d'horreur: il fait naître ce dernier de l'offrande du lait et du Haoma, offrande que de son vivant il aurait condamnée.

Telle est, avec quelques variantes, l'image courante. Nous croyons qu'elle n'est pas exacte et que, typologiquement, le zoroastrisme ancien se rapproche plutôt d'une religion du type de celle des Brāhmaṇas. Je n'entends pas m'occuper ici du problème de la réforme zoroastrienne et me limiterai à examiner l'idéologie de base du rituel zoroastrien ancien et notamment ce qui fait son originalité par rapport aux représentations indiennes analogues, sa liaison étroite avec l'eschatologie.

Le calendrier religieux mazdéen est dominé par une série de grandes fêtes saisonnières, les six Gāsānbār qui commémorent la création de différents éléments tels que les connaît le zoroastrisme: le ciel, la terre, les eaux, les plantes, les animaux et l'homme. A l'occasion de ces Gāsānbār, l'office quotidien du Yasna est célébré avec un éclat particulier; le texte qui est récité est un peu plus long — c'est le Yasna-Vispered —, on offre le *myazd,* sacrifice non sanglant, mais sacrifice tout de même.

Or, c'est aussi pendant les Gāsānbār que fut terminée la création des six créatures. Selon d'autres traditions, en créant le monde, Ōhrmazd lui-même avait offert un sacrifice. Avant la création il était toujours midi, Ōhrmazd créa le sacrifice mēnōkien et offrit ce sacrifice; et c'est pendant sa célébration que le monde fut créé. Il a offert un *myazd,*

selon la *rivāyat* pehlevie, pour créer le monde, un autre pour donner la vie à Gayōmart, un autre pour faire naître Zoroastre, un autre pour la conversion de Vištāspa. De nouveau selon le Bundahišn, Ōhrmazd offrira le grand sacrifice qui entraînera la rénovation.

Les textes de l'Avesta récent n'ignorent pas cette représentation; Ahura Mazdā offre des sacrifices — sanglants — à Anāhitā pour amener Zoroastre à penser, parler et agir selon la religion, à Vayu pour tuer les créatures d'Angra Manyu sans que celles de Spənta Manyu en souffrent. On a parlé à propos de ces deux sacrifices du syncrétisme, de la légitimation d'un culte étranger par le mazdéisme. Nous croyons qu'il n'en est rien. Dans les livres pehlevis Ōhrmazd est Créateur et divinité suprême, mais il offre des sacrifices pour arriver à ses buts. La seule conclusion possible est que nous nous trouvons ici en présence d'une vision du monde ritualiste comparable *grosso modo* à celle des Brāhmaṇas où le sacrifice a une valeur autonome. Ce n'est pas une offrande à une divinité, mais un acte cosmogonique dont la puissance est indépendante des dieux et, pratiquement, supérieure à eux.

Le mythe de Zurvan et de ses deux fils transmis par les apologètes des Églises orientales rentre dans le même contexte. Alors qu'il est seul à exister, Zurvān offre des sacrifices pour avoir un fils Ōhrmazd qui créerait le monde. À la suite du doute qu'il a de l'efficacité du sacrifice naît Ahraman. Plus tard, Ōhrmazd offrira des sacrifices à son père et créera le monde.

Le mythe de Zurvān ne nous dit pas pourquoi Ōhrmazd offrira les sacrifices, mais les textes pehlevis nous l'ont déjà dit: pour créer le monde, insuffler la vie à Gayōmart, amener Zoroastre à accepter la religion, rénover le monde. Une autre image du même genre est transmise par le Bundahišn et le Dātastān-i dēnīk. Ōhrmazd et Ahraman préparent leurs créations respectives et tout d'abord ils en créent les formes. La création d'Ahraman a ainsi la forme d'un crapaud, elle est soumise au temps; celle d'Ōhrmazd ressemble à un prêtre — son nom est celui d'Ōhrmazd — qui fait apparaître la prière *Ahuvar* qui implique la durée de l'année cosmique. D'après d'autres textes, c'est la récitation de l'*Ahuvar* par Ōhrmazd qui détermine la durée du conflit cosmique et son issue.

Il est clair que ces représentations cosmologiques reposent sur des bases cultuelles. Le prêtre qui combat le crapaud c'est le mage qui

poursuit les animaux démoniaques, les *xrafstra*. Par la récitation d'une formule rituelle il constitue l'espace sacré et délimite la durée de l'opération.

Avant de développer cette image, le *Bundahišn* dit qu'Ōhrmazd créa la vérité qui fit apparaître sa victoire finale, Ahraman le mensonge qui manifesta sa défaite. Souvenons-nous que selon le *Śatapatha Brāhmaṇa* (9, 5, 1, 12-27) c'est parce qu'ils choisirent la vérité et la développèrent en offrant un sacrifice que les dieux l'emportèrent sur les *asura*. L'image est la même et trahit le même fond idéologique.

Les Gāthās sont un texte liturgique. La vieille conception, devenue traditionnelle parmi les orientalistes, des Gāthās comme sermons en vers ne peut être maintenue. Des recherches récentes, celles de M. Humbach p. ex., ont tendu à souligner la parenté étroite de la partie la plus archaïque de l'Avesta avec les hymnes rituels du Véda. Le même vocabulaire technique de part et d'autre; la même idéologie du sacrifice, la même structure triangulaire d'échanges : le prêtre implore des faveurs divines pour le sacrifiant — le *magavan* — mais s'attend à être rétribué par lui.

Mais la parenté entre les Gāthās et le Véda a ses limites. Les Gāthās ne sont pas un recueil d'hymnes isolés comme le Rgvéda, mais forment partie du missel zoroastrien du Yasna, peut-être le noyau autour duquel ce dernier s'est formé. Il semble *a priori* peu probable que des hymnes isolés, rangés au hasard d'après leur mètre, aient pu être intégrés dans le rituel de cette façon. La conception de la tradition mazdéenne paraît mieux tenir compte des faits ici en parlant de cinq Gāthās dont les trois premières comportent plusieurs chapitres chacune. La suite des cinq Gāthās, d'autre part, forme une structure qui a un sens propre.

Le Yasna est un sacrifice, ainsi que l'indique le nom. Sacrifice non sanglant, au moins à la date actuelle, et qui comporte l'offrande de plusieurs objets: galettes de *drōn,* vin, pommes de grenade, fleurs. Du Hōm surtout, mélangé avec du lait portant le nom symbolique de *gəuš jīvya* (la vache vivante). L'office consiste surtout en la préparation du Hōm, son pressurage, filtrage, mélange avec du lait, sa consommation. Presque tous les actes importants se passent à l'heure actuelle avant ou après la récitation des Gāthās qui forme le point culminant de l'office. Elles sont récitées en entier par le *zaotar*. Dans le safricice ordinaire il n'a qu'un aide, le *raswīk*; dans les sacrifices des Gāsānbār, anciennement, les prêtres étaient au nombre de sept corres-

pondant aux sept Amahraspand et les symbolisant. En plus, un huitième prêtre, le *sraošāvarz,* se tenait derrière, dont la seule fonction était de surveiller la régularité des opérations et qui correspondait à Sraoša.

Il est licite de s'imaginer que la récitation des Gāthās accompagnait autrefois des opérations rituelles et que peu à peu, d'autres textes qui leur furent ajoutés par la suite les ont supplantées ici, la durée totale du sacrifice du *Yasna* augmentant en proportion.

Quoi qu'il en soit, les Gāthās forment un ensemble parfaitement cohérent. Le premier chapitre de la première Gāthā constitue une prière. L'officiant aborde les divinités et s'attend à satisfaire l'Ame du Bovin, demande force et puissance pour lui, pour Zoroastre, pour Vištāspa. La dernière strophe du chapitre pose la question: quel fut le début de l'existence? Question liée à la constatation, une strophe plus tôt, du fait que „les prières bien intentionnées ne sont jamais vaines". Comme illustration de ce fait, et aussi comme un événement du temps des origines, *Y* 29 raconte l'histoire de l'Ame du Boeuf. Les trois chapitres suivants apportent un élargissement de la vision, rappellent les deux Esprits et leur création, le cas des hommes qui se conforment ou non aux prescriptions établies par l'Esprit Saint, le culte des *daiva* et celui d'Ahura Mazdā.

La parenthèse que forment *Y* 29-32 est fermée par la première strophe de *Y* 33 mentionnant „les lois de la première existence" et les conséquences qui s'ensuivent. Ce chapitre, ainsi que le chapitre suivant, traitent du sacrifice offert, de l'eschatologie et demande avec insistance un enseignement, un enseignement des paroles et des actions, et prie pour que le monde soit rendu *fraša.*

L'enseignement demandé viendra dans la deuxième Gāthā. Le prêtre — qui maintenant s'identifie franchement avec Zoroastre — aborde Vahu manah dans *Y* 43, pose des questions à Ahura Mazdā dans *Y* 44, proclame l'enseignement reçu dans *Y* 45 où il se heurte pourtant à l'hostilité des *kavi* et des *karapan,* finalement proclame la récompense due à ceux qui — tel Kavi Vištāspa — l'ont accueilli. C'est à leur tête qu'il franchira le pont Cinvat.

À la fin de cette Gāthā, l'enseignement est reçu, la révélation — portant sur les trois moments essentiels de la cosmologie mazdéenne, la création du monde, la révélation de la religion, la rénovation finale — est impartie. Le ton changera dans les trois dernières Gāthās. A l'attente impatiente qui se manifeste dans la première, à la vision gran-

diose de la révélation qui domine la seconde, la troisième Gāthā oppose plus d'assurance, l'atmosphère se fait plus calme. On continue de célébrer un office, on pose même encore des questions : mais ces questions ne portent plus sur les origines ni sur la doctrine, c'est seulement des modalités de la rénovation finale, de sa date plus ou moins proche qu'il s'agit. A la dernière strophe on se déclare assuré d'exalter Aša et de contribuer ainsi à réaliser ce qu'il y a de plus rénovateur pour l'existence.

A voir les choses de très haut, la première Gāthā est consacrée ainsi à l'attente d'une révélation et au rappel des origines; la deuxième à cette révélation même; la troisième à la réalisation de la rénovation. Mais la deuxième Gāthā parlait également de la conversion de Vištāspa et des siens. Cette conversion est rappelée dans la quatrième Gāthā, Y 51. qui parle de l'établissement de l'Empire. La récompense des *magavan* qui ont participé au *maga,* à l'office de Zoroastre, est longuement évoquée; les faveurs qu'ont reçues Vištāspa et les siens paraissent être le gage de celles auxquelles les participants de l'office célébré sont en droit de s'attendre. L'identité du récitant avec le Prophète n'est plus évidente, l'époque de ce dernier semble désormais passée.

Cela est encore plus clair dans la dernière Gāthā où Vištāspa, le Zoroastride Spitama et Frašaoštra sont invités à continuer leur sacrifice pour préparer les chemins droits de la religion du Sauveur; ceux qui continueront à célébrer le *maga* seront sauvés, ceux qui l'auront abandonné, „hélas" sera leur dernier mot. La religion doit se perpétuer, et c'est sans doute pour cela qu'il est question, en de termes plus ou moins obscurs, de mariage.

À partir de *Y* 43, ce schéma est celui de la légende de Zoroastre: rencontre avec Vahu Manah, entretien avec Ahura Mazdā, proclamation de la doctrine reçue parmi les *kavi* et les *karapan,* refus de ces derniers de l'accepter, rencontre avec Vištāspa, sa conversion, office célébré devant lui et faveurs qui en découlent pour le roi et les siens.

Cela n'implique pas qu'il s'agisse d'événements historiques. Les liens de certaines de ces représentations avec le rituel sont évidents, le récit de la conversion de Vištāspa est le mythe de l'initiation du Nawzōt, la rencontre du Prophète avec Vahuman au moment où il puise le Hōm et traverse la rivière reflète le fait qu'après avoir pris des ablutions pour presser le Hōm, le prêtre revêt le vêtement vahumanien etc. Il nous importe davantage de déterminer le sens de

l'ensemble. Deux complexes de faits d'ordre diffèrent, mais dont les indications convergent, permettent de le faire.

On considère très généralement l'attente eschatologique comme le principal trait qui différencie la doctrine des Gāthās de celle des Védas. Selon certains auteurs cette attente eschatologique indiquerait, dans l'esprit des chantres gāthiques, la conviction que la grande crise eschatologique aura lieu de leur vivant, qu'ils pourront eux-même contribuer à la réalisation de l'Empire d'Ōhrmazd. Dans cet esprit, Zoroastre lui-même se serait donné le titre eschatologique de Saošyant. En effet, ce dernier est mentionné à la première personne dans les Gāthās. L'explication que nous en proposons sera différente.

Insistons encore une fois sur le caractère liturgique des Gāthās. Relevons aussi le fait que la dernière strophe des trois premières Gāthās parle de rendre l'existence *fraša,* de la rénover, et que cette mention est combinée, dans la première, avec la demande d'une révélation rituelle. Dans la troisième, où cette révélation est venue, c'est le fait de célébrer le culte qui est mis en rapport avec la rénovation. Il est ainsi possible de se demander si le culte comme tel n'a pas comme but cette dernière.

Une phrase comme „puissions nous être ceux qui rénoveront cette existence" peut impliquer deux choses: ou prière de voir de son vivant la grande crise finale; ou, dans un texte liturgique, la conviction des officiants que l'office célébré, s'il est fait dans les règles, aura comme résultat cette rénovation. Si tel est le cas, plusieurs passages obscurs des Gāthās deviennent immédiatement compréhensibles. Ainsi, lorsque nous lisons „Que cet homme qui a dit que le soleil et le Bovin sont les deux choses les pires à voir ne détruise pas nos paroles" nous n'y verrons pas une allusion à des sacrifices sanglants nocturnes pratiqués par les adversaires de Zoroastre, mais la prière d'un sacrifiant qui a peur que celui dont les buts sont contraires aux siens trouble ses paroles (rituelles) et empêche ainsi le soleil de reparaître et le bovin de renaître. Dans le zoroastrisme la bonne religion implique la Vie, tandis que l'hérésie, toute hérésie, signifie la destruction et la mort. L'accomplissement des rites entraîne la prospérité, leur accomplissement d'une façon incorrecte ou par quel'qu'un de non qualifié provoque des ravages. L'ordre rituel et cosmique est troublé par une pensée mauvaise par un doute, par une parole mal prononcée. On n'est pas loin de

l'idéologie des Brāhmaṇas, ni de celle impliquée par les textes pehlevis ou le mythe de Zurvan.

Que la récitation des Gāthās implique la rénovation, la tradition mazdéenne le sait. Le vieil éloge des Gāthās transmis dans *Y* 55 évoque la fonction des Gāthās et, plus généralement des *Staota yesnya* dont la récitation vient de se terminer.

Les Gāthās sont la nourriture et le vêtement de l'âme. Par elles on peut obtenir la récompense posthume, la force et la victoire, la santé et la guérison, la prospérité et le bonheur, la justice et la générosité. Ōhrmazd les a créées pour protéger tout le monde d'Aša, et il les a sréés pour les saošyant.

Grâce à elles on peut satisfaire les *ratu* (en offrant le sacrifice) et monter vers les bonnes pensées, paroles et actions.

Plus loin on adore Aša Vahišta et Vohu manah, les Gāthās et les *Staota yesnya*:

„Les lois de la première existence: nous les récitons et accomplissons, apprenons et enseignons, gardons et appelons, récitons de temps à autre, continuons à les réciter et à leur sacrifier. Et ainsi nous rendons le monde rénové selon la volonté".

La récitation des Gāthās et des *Staota Yesnya* équivaut ainsi à la production de la rénovation. Elles furent créées pour les saošyant, les Sauveurs à venir. C'est avec ces sauveurs à venir que s'identifient les prêtres:

*Vr* 11.13: „Nous les consacrons pour le progrès de cette maison, pour la prospérité de cette maison, pour le profit de cette maison, pour l'épanouissement de cette maison, pour que cette maison soit libre de l'angoisse, pour que cette maison surmonte le péril, pour les bestiaux et les hommes, les justes nés et à naître, ceux qui en furent, ceux qui en seront, dont nous sommes, nous les *saošyant* des pays."

*Y* 70.4 „Ainsi que nous élevons la voix, ainsi que les *saošyant* des pays soulèvent la voix: qui apportent le profit: Puissions nous être des *saošyant,* puissions-nous être des victorieux, puissions-nous être les amis les plus chers d'Ahura Mazdā et ses hôtes, hommes justes dont les pensées sont bonnes, dont les paroles sont bonnes, dont les actions sont bonnes."

Le terme de *saošyant* est ainsi bivalent; d'un côté, il désigne le sauveur futur, de l'autre des hommes vivant actuellement et prenant part au sacrifice du Yasna. La contradiction est apparente, elle s'explique par les réalités rituelles.

La sacrifice des *saošyant* aboutit à des résultats bien définis; *Vr 2,5* mentionne un *mąθra* de *Saošyant* par lequel prospèrent tous les êtres; *Y* 61.5 est ici bien plus caractéristique.

Selon *Y* 61.1 les officiants „envoient" l'*Ahuna vairya* et les autres

prières „entre le ciel et la terre" pour résister à tous les êtres de la mauvaise création et pour les détruire. Le § 5 en conclusion: cet acte rituel, cette prière seront-ils efficaces?

> „Comment extirperons-nous la *druj* d'ici? Nous l'extirperons en tant que *Saošyant*. Comment l'extirperons-nous? En la frappant, puissants l'impuissante sur tous les sept continents, pour résister à toute l'existence mauvaise et à la détruire. En adorant selon Aša celui qui est bienfaisant à ceux qui existent."

Ici plus de distinction entre les sauveurs futurs et les sacrificateurs actuels; la destruction de la *druj* sera faite par les *saošyant,* dans le futur, mais ces *šaošyant* sont au fond identiques aux prêtres qui prononcent l'*Ahuna Varya* et d'autres formules sacrées pour obtenir la défaite des forces du mal.

Nous avons déjà dit que la dernière strophe de *Yasna* 34 contenait la demande d'une révélation rituelle. La strophe 12 pose directement la question: Quels sont les louanges et le sacrifice que désire Mazdā? Quelle en sera la récompense?" Il faut qu'Ahura nous apprenne le chemin de Vohu manah. La strophe 12 enchaîne ici: ce chemin de Vohu manah est celui où progressent les *daēnā* des *saošyant* et où la récompense de ceux qui offrent bien les attend. La voie du culte correcte est celle des *saošyant.*

Tandis que la strophe 14 s'étend sur la récompense attendue, la strophe 15, dernière strophe de l'*Ahunavaiti* résume la demande: il faut que Mazdā révèle les meilleures actions et paroles ainsi que la prière de louanges et que, par son Empire, il rénove l'existence.

Nous comprenons également pourquoi *Saošyant* est mentionné souvent à côté de la *daēnā* ‚religion': c'est que la façon correcte du culte est celle qui est représentée par le Sauveur dont le sacrifice aboutira pleinement au but recherché et rénovera le monde.

Les Gāthās et le Yasna non gathique s'accordent ainsi pleinement à reconnaître que le but de l'office célébré est bien la rénovation. C'est cette circonstance qui confère aux hymnes leur orientation spécifique, non une hypothétique attente d'une crise imminente. Imminente, elle l'est: mais dans un sens tout à fait différent; la crise a lieu toutes les fois que son récitées les Gāthās et qu'est célébré le sacrifice du Yasna. Il s'agit d'une réalité rituelle.

Or, si nous savons que des sacrifices ont été célébrés aux moments essentiels de la cosmologie, ceci est plus particulièrement vrai de la crise finale. La rénovation sera accomplie et la résurrection aura lieu à la suite d'un sacrifice. Selon le *Bundahišn* le prêtre officiant sera

Ōhrmazd lui-même; selon le *Varštmānsr nask,* Zoroastre; selon le dernier chapitre des *Sélections de Zātspram,* Sōšāns, le Sauveur futur; et la même situation est décrite, avec quelques variantes de détail, par la *rivāyat* pehlevie. Le récit le plus étendu est celui de Zātspram; voyons ses grandes lignes.

„Lorsqu'ils voudront accomplir la rénovation, des matériaux seront rassemblés parmi les espèces créées immortelles. Le sacrifice de Zoroastre est analogue à ce sacrifice, et il le professe de manière évidente: le Hōm équivaut au Hōm vivifiant, le Hōm blanc que contiennent les mers et qui a le pouvoir de rendre les morts à la vie et de conférer l'immortalité aux vivants, le lait équivaut à celui de la vache Hatāyōš gardée dans une forteresse d'airain sous l'autorité de Gōpatšāh; le feu équivaut au grand feu qui maintient la vie des êtres animés du souffle; et le sacrifice, au sacrifice et à l'adoration de la rénovation".

Sōšans et ses six aides se placent sur les sept continents, chacun d'eux occupant la place d'un prêtre de l'office zoroastrien. Celui-ci équivaut au sacrifice de la rénovation qui aura pour théatre le monde entier. Les sept Amahraspand prennent place dans les pensées des sept rénovateurs — cela explique la variante du récit selon laquelle le sacrifiant, le zōt, est Ōhrmazd — et l'office peut commencer:

Le mois de Spandarmat, le jour d'Aštāt, au *gās* d'Uzyarin, Sōšāns étant *zōt* et les six autres rénovateurs lui étant associés, ils chanteront l'office de la rénovation pour que tous les êtres d'origine lumineuse se lèvent.

Le sacrifice étant fait, le victorieux Sōšāns, tel Yam lorsqu'il eut détourné(...?...) de son bâton d'or, appellera. „Levez-vous, ô êtres corporels, vous qui avez adoré les *yazat,* vous qui êtes décédés sur cette terre". Viendra l'actif Aryaman et le rénovateur Sōšāns... Aryaman tiendra un faisceau dans sa main, pour tout trépassé un lien y sera noué à l'instar de mailles d'un filet avec lequel on attrape des poissons; et il sera étendu sous la terre, en enfer.

Répondant à son appel, un cinquième des trépassés surgiront de la terre, doués de corps et ayant le même aspect qu'au moment de leur décès, de l'endroit où le souffle avait quitté leur corps. Ils surgiront deux par deux, le père et le fils, la femme et le mari, le maître et le disciple, celui qui commande et celui qui obéit. Le nom du *gās,* Uzyarin vient de „surgir".

Au *gās* d'Aiwisrūthram ils offriront un sacrifice analogue pour insuffler la vie à tous les êtres d'origine lumineuse. Le cinquième ressuscité recevra le souffle. Le nom d'Aibih vient de „souffle".

Au *gās* d'Ušāhin, ils offriront un sacrifice analogue pour rendre immortels tous les êtres d'essence lumineuse. Ils deviendront immortels. Le nom d'Ušāhin vient d',,immortalité".

Au *gās* de Hāvan ils offriront un sacrifice analogue pour réunir tous les êtres d'essence lumineuse. Le vent, lançant des cris pour appeler à se rassembler ceux qui avaient fait leur devoir, conduira ce cinquième à l'assemblée des Satvāstrān au milieu de la terre. Le nom de Hāvan vient de „réunion".

Au *gās* de Rapithwin il offriront un sacrifice analogue rejouir tous les êtres d'essence lumineuse. A ce moment, ils se reconnaîtront mutuellement, s'in-

terrogeront et s'expliqueront tout ce qui est arrivé à leur âme; et l'un rejouira l'autre. Le nom de Rapithwin vient de „joie".

Les jours d'Asmān, de Zamyazat, de Mahraspand et d'Anērān et jusqu'au *gās* d'Uzyarin du jour gāthique d'Ahunvat, chaque jour un cinquième de décédés se lèveront au *gās* d'Uzyarin, deviendront vivants au *gās* d'Aibisrūthram, immortels au *gās* d'Ušāhīn, seront appelés à se rassembler au *gās* de Hāvan et se réjouiront au *gās* de Rapithwin.

Mais le jour gāthique d'Ahunvat, quand la nuit ne sera éloignée que de deux heures, Ōhrmazd accompagné de Srōšahray viendra du côté du midi à l'assemblée et s'assiéra sur son trône éternel et autonome.

Le premier des cinq jours gāthiques a lieu le jugement des morts:

Vers ce temps-là, un grand feu descendra des lumières infinies jetant son éclat sur la terre entière. Il tiendra une branche dans sa main, semblable à un arbre dont les branches sont en haut et les racines en bas: une branche pour chaque juste, une racine pour chaque méchant. Ahrišvang, semblable à une femme, se tiendra au sommet de l'arbre et le *dēv* Epine en bas de l'arbre. Ahrišvang recevra dans sa main une branche pour chaque juste et Epine une racine pour chaque méchant. Les méchants et les justes seront séparés les uns des autres.

Vers ce temps-là tous les hommes se lamenteront à la fois et laisseront tomber leurs larmes à terre; car le père verra jeter son fils en enfer, le fils son père, le frère son frère, la femme son mari, le mari sa femme, l'ami son ami.

Les méchants crieront aux justes: „O mon père, frère, mari, femme, ami! Pourquoi, sur cette terre, ne m'as-tu pas appris le chemin droit et pur de sorte que je me suis fourvoyé dans le péché, que je ne t'ai pas suivi dans la vertu, qu'il me faut maintenant — séparé de mes parents et de mes compagnons — emprunter le chemin de l'enfer, au lieu que je t'accompagne sur le chemin menant au Paradis resplendissant comme ç'aurait été le cas si tu m'avais appris la paix de ton esprit? Quelle est donc l'utilité d'avoir eu un ami qui m'estimait digne, sur cette terre, de nourriture, de vêtements et de maisons et ne m'estimait pas digne, dans le *mēnōk*, de choses plus savoureuses que la nourriture, plus tendres que les vêtements, plus solides que les maisons, plus rapides que les chevaux coursiers?

Et les autres, qui n'avaient pas détourné du péché leurs amis, mais les ont laissés faire... en éprouveront d'autant plus de peine terrible. Les branches deviendront comme une échelle dorée de trois degrés, les justes monteront par elle au Paradis: par leur bonnes pensées jusqu'à la sphère des étoiles; par leurs bonnes paroles jusqu'à la sphère de la lune; par leurs bonnes actions juqu'à la sphère du Soleil.

Quant aux méchants, la commotion de ces branches les fera tomber en enfer. Ils y tomberont par trois portes dont chacune est comme le trou d'un repaire de fauve. A travers les mauvaises pensées, les mauvaises paroles et les mauvaises actions ils iront en enfer pour y rester trois jours et trois nuits.

Au paradis seront les justes, pour leurs pensées, paroles et actions ils jouiront du bonheur. Mais les méchants seront tourmentés en enfer pour leurs mauvaises pensées, paroles et actions. Lorsque les autres méchants auront été ramenés de l'enfer, y tomberont ceux qui avaient scié Yam et ils y resteront trois jours.

Le châtiment, le jugement, ont lieu ainsi pendant les cinq jours qui portent le nom des cinq Gāthās, les cinq derniers jours de l'année. Ces

cinq jours forment une ouverture sur le Grand Temps, le temps empirique y est supprimé. D'autres textes précisent ici davantage; les méchants sont condamnés à subir le châtiment de 9000 ans, toute la durée de l'éon, entre l'Assaut du mal contre le monde d'Ōhrmazd et la rénovation. Et, après avoir été condamnés à 9000 ans d'enfer, ils y resteront trois jours et trois nuits: c'est que ces tourments sont aussi terribles que s'il duraient 9000 ans.

Tout sera terminé le premier jour du printemps, lorsque commencera une année nouvelle:

> Le jour d'Ōhrmazd, l'esprit de la Terre, la Pensée Parfaite, Spandarmat, mère de tous les êtres nés sur cette terre, elle qui, depuis le jour où le mal avait pour la première fois attaqué la créature, jusqu'au dernier, fut bienveillante envers toute la lignée de la création — car tous étaient ses enfants —, allégeant aux justes les peines que subissait leur corps et aux méchants le châtiment dont souffrait leur âme, mais qui n'a jamais rien demandé à Ōhrmazd, car, en soumission parfaite, elle supportait la maison et toute la cité jusqu'à ce que toutes les actions soient accomplies, se dressera alors devant Ōhrmazd pour dire: Leur châtiment est terminé!
>
> Vers ce temps là, Aryaman ramènera les méchants, et les justes descendront de nouveau sur cette terre; mais ils ne seront ni de la même nature qu'au moment de leur mort, ni ne seront composés des mêmes éléments. Les êtres corporels seront reconstitués dans le bonheur d'une argile lumineuse, d'une eau sans poison, d'un feu sans fumée, d'un vent odorant.

Le texte dont nous venons de citer de larges extraits confirme ainsi ce que nous avons vu dans les Gāthās et le Yasna: le but du sacrifice zoroastrien est d'accomplir la rénovation. L'officiant s'identifie au Sauveur futur, l'autel symbolise le monde. Tout sacrifice zoroastrien rapproche la crise finale; lorsque la confiance des hommes en la religion mazdéenne et dans l'efficacité de ses rites aura été totale, la rénovation aura lieu.

La date de la rénovation donnée par Zātspram nous ramène insensiblement au second groupe de faits qui nous permettent de déterminer le sens d'ensemble des Gāthās et de l'office zoroastrien en général: le complexe de la fête annuelle. Le sacrifice de la rénovation aura lieu pendant les cinq derniers jours du dernier mois de l'année, le jugement et le châtiment auront lieu pendant les cinq jours épagomènes qui portent le nom des cinq Gāthās. Ces dix jours forment ensemble le dernier Gāsānbār, les Hamaspathmaēdaya, appelé aussi Fravartīkān. Pendant ces dix jours les *fravaši* — ou, selon d'autres traditions, des âmes des morts — arrivent en ce monde et se réjouissent de trouver leurs maisons. Celles des méchants se tiennent coi, craignent à tout instant

d'être reprises, et se tourmentent. Les *fravaši* étaient déjà venues lors de la création du monde, c'est leur union avec le corps qui constitue l'homme; et, à la même époque, les morts ressusciteront à la fin du monde.

Pendant ces dix jours le temps est aboli. Le prêtre, qui récite *Y* 44, aperçoit Ahura Mazdā à la naissance première de l'existence et au dernier tournant du monde, rétribuant les justes et les méchants. La création et la rénovation rejoignent le moment présent, celui de l'office gāthique, celui de la révélation religieuse.

La fête annuelle telle que la décrivent les textes pehlevis et parsis comporte d'autres éléments de renouveau. Les fidèles se rassemblent, confessent leurs péchés et en font pénitence; de nouveaux adeptes sont initiés, leur âme se transporte pour trois jours au paradis pour contempler leur place — c'est ainsi qu'a fait Vištāspa dont la conversion est une partie essentielle du récit gāthique. Tout mazdéen peut répéter à cette époque son initiation, surtout le grand bain rituel. Il abordera la nouvelle année sans tache, son sort sera meilleur. La révélation a sans doute eu lieu dans le passé, mais elle a lieu pendant tout office mazdéen. Le Sauveur futur la recevra encore et tous les humains y adhéreront.

Le sacrifice du dernier Gāsānbār et, sur une échelle moindre, tout office du Yasna, anticipe et symbolise la rénovation, en même temps qu'il répète la création. La rénovation elle-même n'est que l'achèvement de la création, la purification du monde de tout mal.

Dans le mythe de Zurvān, le mal doit son apparition à une faute rituelle, au doute quant à l'efficacité du sacrifice; quand la confiance dans cette efficacité sera totale, le mal sera entièrement éliminé. Tout sacrifice zoroastrien s'attache à réparer la faute de Zurvan. Avec le dernier, le temps limité aura pris fin, il n'y aura plus que l'éternité indivisible, tout sera beau comme au premier jour, sous le soleil éternel de midi.